

—Rentrons chez nous, madame, rentrons, je vous en supplie....
Elle se hâta de revenir sur ses pas. Et à peine était-elle dans le chalet, que Petit-Bernard s'effondrait sur le sol, sans connaissance. Quand il revint à lui, il glissa la tête contre le sein de Catherine.

—Oh ! Madame, je suis perdu, c'est fini... il me tuera... Je l'ai vu, derrière les rideaux de l'auberge de Léonard... c'est lui... je suis perdu....

—Qui donc, mon pauvre petit ? De qui voulez-vous parler ?....

—De Thomas Anspach... de celui qui me battait... je suis sûr qu'il me tuera... Oh ! madame, défendez-moi... ne le laissez pas venir ici !....

La veuve le prit dans ses bras, le couvrit de baisers.

—Tant que je vivrai, tu resteras auprès de nous ! Je te le jure... Et tant que je vivrai, personne ne portera la main sur toi !

Alors, un peu rassuré, ses tremblements convulsifs cessèrent, mais son regard, éperdu, grandi par l'horreur, exprimait quand même une épouvante inouïe, la peur du supplice inconnu, mais prochain....

A la même heure, à l'auberge, Anspach disait :

—Pour être maître de Georget, il faudrait se débarrasser de cette femme... Elle refusera l'argent... elle ne cédera qu'à la force....

—C'est un obstacle qu'il faut écarter.

—Je ne connais qu'un moyen : la mort....

—Oui, la mort... mais la mort sans crime, la mort sans justice, la mort sans même un soupçon....

—L'enfant est à nous si elle meurt....

Gaston répliqua, très calme, sûr de lui :

—Demain, elle sera morte !

XII

Dans la journée, Gaston prit à part Anne-Marie.

—Vous connaissez bien cette Catherine Devoissoud ?

—Oh ! oui, nous sommes à peu près du même âge et amies d'enfance.

—Est-ce qu'elle a toujours été malheureuse ?

—Non, du temps de son mari, le ménage allait bien. Devoissoud était un des meilleurs guides de la contrée, et souvent les Anglais le gardaient avec eux pendant tout leur séjour en Suisse et en Savoie, et l'emmenaient très loin. Vous comptez que ça lui rapportait gros....

—Et la petite Fanchon ne lui a jamais donné d'inquiétudes ?

—Pas depuis longtemps, mais quelques jours après la mort du guide, l'enfant a bien failli rejoindre le père....

—Il y a longtemps ?

—Sept ou huit ans... vers le mois d'octobre 1851.

Aucun tressaillement ne trahit l'émotion de Pervenchère. Il reprit :

—L'enfant a été longtemps malade ?

—Je ne me rappelle plus. Catherine vous le dira. Elle était comme folle, la pauvre Catherine. Pensez donc : son mari mort, sa fille en perdition !

—Oui, oui, disait Gaston avec une profonde pitié... C'est une situation terrible qu'elle a traversée là... Enfin, sa fille a survécu....

—Oui... je me souviendrai toujours... tout le monde, un matin, s'attendait à apprendre la mort de Fanchon... et j'allai la première, en tremblant, frapper à la porte du chalet....

—Alors ? interrogea Gaston, les yeux brillants, le cœur battant.

—Alors Catherine est venue... très pâle, très fatiguée, et pourtant l'air heureux et souriant ; elle ne m'a pas laissé entrer, mais elle m'a dit, je me rappelle ses paroles : " Fanchon est sauvée.... elle dort..." Et, en effet, monsieur, Fanchon était sauvée....

—Avez-vous vu l'enfant longtemps après ?

—Ah ! monsieur, dit Anne-Marie en levant les mains au ciel avec commisération, c'est là où j'ai vu que cette pauvre Catherine avait été presque folle....

—Comment cela ?

—Figurez-vous que pendant des semaines et des semaines, elle a empêché tout le monde de pénétrer auprès de sa fille, même le médecin, même M. le curé.

—Sous quel prétexte ?

—On frappait à la porte ; elle apparaissait à la fenêtre, vous disiez simplement : " Elle dort " et disparaissait. Voilà tout. Tout de même nous autres, ses amies, nous étions bien certaines que Fanchon vivait, car on l'entendait pleurer, quelquefois, et on entendait aussi Catherine qui chantait pour l'endormir.

Gaston réfléchit. Anne-Marie, qu'on n'interrogeait plus, jeta du bois dans le feu et prépara le repas du soir.

Tout à coup, il lui demanda :

—Combien faudrait-il d'heures pour aller de Bovernier à Orsières, en comprenant le retour ?

—Si nous étions on été, je vous dirais : C'est une promenade ravissante. Mais en cette saison et même avec votre guide, vous n'aurez pas trop du reste de la journée....

—C'est bien. Je vais à Orsières.

Il envoya prévenir son guide et fit immédiatement ses préparatifs.

Une demi-heure après, il était en route et, vers quatre heures, il montait l'escalier de bois extérieur qui grimpait le long du chalet habité par le médecin d'Orsières.

Le médecin venait de rentrer.

Il lui conta combien il s'intéressait à Catherine ; il dit qu'il était prêt à lui venir en aide, mais qu'il désirait s'assurer, auparavant, que ses bienfaits s'adresseraient à une femme qui les avait mérités. Le docteur ne put que l'y encourager. Alors, d'allusion en allusion, avec une habileté d'autant plus dangereuse que Gaston savait la dissimuler sous le masque d'une extrême douceur, le misérable questionna sur le passé, sur la naissance et la maladie de Fanchon.

Ce qu'avait dit Anne-Marie, le docteur le confirmait ; il avait quitté Fanchon, certain soir, n'ayant plus qu'un souffle, sûr que dans une heure elle serait morte ; et Catherine, à demi-folle, au chevet de son enfant.

Il était resté assez longtemps sans revenir à Bovernier.

Et quand il y était revenu, on lui avait dit que Fanchon était vivante, bien portante et Catherine heureuse.

Tous ses efforts pour voir l'enfant, pour voir la mère, avaient été inutiles. Elle semblait garder rigueur au médecin d'avoir désespéré.

—La fillette n'a jamais été malade depuis, dit le docteur... Je la crois taillée pour vivre cent ans !

Gaston tressaillit violemment. C'était le mot de la sage-femme.

Le médecin ne s'aperçut de rien et continua :

—Il n'en est pas de même de Catherine... Elle a été bien atteinte par la mort de son mari... Je l'ai déjà sauvée deux fois de crises d'étouffement... Elle a une maladie de cœur extrêmement grave qui la met à la merci d'une émotion, d'une surprise un peu forte... Ce serait la paralysie ou la mort !....

Gaston se leva pour prendre congé.

—Je vous remercie, docteur. Tout ce que vous venez de me dire n'a fait que confirmer mes précédents renseignements... et a augmenté encore la vive sympathie que cette femme m'inspirait....

Les deux hommes se serrèrent la main.

Assez tard dans la soirée, Gaston rentrait à Bovernier.

Thomas Anspach l'attendait. Le colosse l'interrogea d'un regard.

Gaston se contenta de répondre, pensif :

—La journée de demain sera décisive....

Dans la nuit, Gaston résuma tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait entendu, et il en conclut qu'avec un peu d'audace, il tenait Catherine Devoissoud à sa disposition.

Ce ne fut pas toutefois sans une profonde émotion qu'il se présenta le lendemain, dès la première heure du jour, au chalet de la pauvre veuve. Bien qu'elle s'attendit à cette visite, elle avait espéré jusqu'au dernier moment que les terreurs de Georget ne seraient point justifiées. Anspach, le bourreau de Petit-Bernard, était à Bovernier. De cela, elle n'avait aucun doute, puisque Bernard l'avait reconnu. Mais qu'avait de commun avec Anspach l'étranger à la physionomie si douce, à l'allure distinguée, d'une générosité si spontanée et si franche, Gaston de Pervenchère enfin ?... Pourtant, quand il entra, cet inconnu aux yeux si doux et si souriants, elle trembla bien fort... Elle avait eu soin de faire monter les enfants dans la seule chambre du chalet, qui était leur chambre à coucher. Elle avait fermé la porte, laissant du reste la clef dans la serrure. Et devant l'escalier en forme d'échelle qui y conduisait, elle traîna le grand fauteuil de bois qui était son siège de prédilection. Tout le temps que l'étranger serait là, elle ne bougerait point de cette place. Elle défendrait ses petits.

Mais lorsqu'elle alla ouvrir à Gaston, son cœur était si serré qu'elle put à peine répondre au salut qu'il lui adressait.

Il abaissa sur elle un regard singulier.

On eût dit qu'il prenait possession de cette âme, qu'il en découvrait, du premier coup, le côté faible.

Dans son regard, qui n'était plus le regard doux et bon de l'homme affable et bienveillant qu'elle avait vu la veille, il y avait une lueur d'ironie insultante, une flamme de cruauté implacable dont elle frissonna, avec un brusque recul de tout son corps, comme si elle en avait été brûlée.

Il semblait jouer avec elle, dans cette seconde qui précédait une lutte effrénée et suprême, comme le bourreau avec sa victime, comme un épervier qui, avant de porter le coup de la mort à une fauvette renversée sous sa serre puissante, la considérerait pour jouir de son agonie !

—Qu'avez-vous donc, madame ? fit-il en souriant... On dirait que je vous inspire je ne sais quelle crainte... Je vous jure que je ne suis ici que pour vous aider et faire votre bonheur....

Elle balbutia :

—Oui, oui, je le crois... Je suis une pauvre femme sans défense,